

Des moments et du temps. (Jacques Ardoino, juillet 2001).

Dans les échanges langagiers qui n'ont pas encore fait l'objet d'une critique linguistique et sémantique appropriée, les rapports entre **temps** et **moments** sont finalement beaucoup plus complexes qu'il n'y paraissait plus superficiellement. Pour reprendre, ici, une expression devenue familière lorsque nous ânonnions nos « humanités » et exerçons l'apprentissage des langues étrangères, le moment est, littéralement, un « faux ami » du temps¹ dans la **mesure** où il affecte celui-ci d'un nouveau paradigme incontestablement réducteur. Essayons de voir comment s'opèrent ces transformations.

Le « moment » est essentiellement un « intervalle » de temps (court espace par rapport à une durée totale, en insistant sur la brièveté du vécu de cette durée). Sont aussi à rapprocher d'un tel concept, l'**instant** (relativement plus bref encore que le moment), l'*hic et nunc* (centration sur l'ici et maintenant) et le temps (logique ou grammatical - passé, présent, futur-, temps décomposés par l'analyse d'une séquence historique ou chronologique, temps, ou moments, de la dialectique hégélienne). Provenant du latin *momentum* (XII^{ème} siècle), lui même contraction de *movimentum* (mouvement), il atteste ainsi son ancrage résolument spatial ou étendu. Même si il peut s'accommoder d'acceptions plus vagues (je vais travailler **un moment**, plus indéfini ; de **moments** en **moments** ; à tout **moment** ; par **moments** ; d'un **moment** à l'autre...) il est assez précisément **défini** dans la plupart de ses usages, notamment à travers ses nombreux emplois scientifiques (ce seront, en mathématiques, en physique, en mécanique, en électro-magnétique, les moments : cinétique, dipolaire, d'inertie, statistique : « moment d'un vecteur » par rapport à un point ; « moment magnétique », « moment d'un couple », d'une force...).² Ce sera la **coïncidence** dans le temps, voire dans la durée, pouvant constituer le point de départ d'une nouvelle séquence, désormais seule prise en considération (au **moment où**, à **ce moment**, à partir de ce moment...), qui va prédominer. Nous sommes plutôt, alors, dans le temps logique et abstrait d'un raisonnement, d'un enchaînement de propositions et d'arguments rationnels, juridiques, mathématiques, débouchant au mieux sur une chronologie. La **mesure** de l'étendue, avec ses fonctions de repérage, va ainsi tout naturellement s'associer à l'espace, à la faveur des « moments ». A la **brièveté** s'ajoutera parfois l'**intensité**. Ce seront, de la sorte, les moments de l'illumination, de la jouissance, de l'extase, du sacré. Du point de vue psychologique, le moment semblerait correspondre à un vécu plus émotionnel, tandis que les sentiments s'éprouveraient plus pleinement dans la durée. Dans la langue allemande, justement, le vocable « moment » prend surtout le sens psychologique de **décisif**, crucial, à la fois qualitatif et logico-rationnel.

Les philosophes (André Lalande³) distinguent, de même, entre plusieurs acceptions : puissance de mouvoir et cause de mouvement (A, subdivisé en « physique » et « mental ») ; courte durée, instant (B) ; chacune des phases qu'on peut assigner dans un développement quelconque (transformation matérielle, processus psychiques ou social, dialectique (C). *L'Encyclopédie philosophique universelle*⁴ analyse ainsi ce concept sous les angles de la philosophie générale et de l'esthétique, cette dernière à partir de l'exemple musical. Dans son sens le plus général, le terme y désigne : « ... un aspect - partie, phase ou étape – au sein d'un processus global ». Il retient donc les significations courantes d'instant, de laps de temps très court, mais il constitue en même temps un mouvement essentiellement transitif « ... qui met en lumière la connotation suivante : le moment est toujours une réalité relative et, comme tel, il est à entendre et à replacer au sein d'une relation et d'un système ». Mais lorsque l'intensité du moment prédomine, ce peut être au détriment de cette relation à un tout. C'est alors le moment qui devient totalité en estompant tout le reste. La notion de « moment », en musique, renvoie, pour sa part, au problème fondamental de l'existence d'un temps musical, autonome

ou non, par rapport au temps philosophique. La composition musicale, elle même, est évidemment temporelle et suppose que son exécution, son écoute par l'auditoire, renvoient à des vécus singuliers et ou collectifs, groupaux, interactifs, culturels, jouent inter subjectivement avec des mémoires. L'évolution des conceptions du temps dans l'histoire influera donc sur les genres et les conceptions de la musique supposant toujours l'intelligence des dialectiques du continu et du discontinu, du particulier et de l'universel. L'avènement d'une musique électronique, d'un son numérique, avec leurs possibilités de conservation et leurs combinatoires propres, faciliteront l'émergence de formes musicales modernes, transgressant la dualité continuité-discontinuité, favorisant une concentration sur l'ici et maintenant, au mépris d'une rhétorique plus traditionnelle, faisant du moment une sorte d'entité temporelle, d'où seraient évacuées toutes connotations philosophiques et métaphysiques.

Tout à fait indépendamment du « temps qu'il fait » (climat, météorologie), le temps qui s'égrène, s'écoule, passe, se compte ou se conte, se spécifie, dans nos usages, en **temps universel**, objectif, physique, homogène (donc susceptible de mesure), ou en **temps-durée** (temporalité), vécu, intersubjectif, hétérogène, fait de mémoire et d'implications, beaucoup plus explicitement particularisé ou singularisé. Tandis que le premier, chronique, chronologique ou chronométrique, se place sous les signes de Chronos, voire de Kayros⁵, et se décompte principalement dans la modernité de façon quantitative en unités de mesure du temps (nano-secondes, tierces, secondes, minutes, heures, jours, mois, ans, décennies, siècles, millénaires, millions ou milliards d'années lumière...) évidemment référées à un idéal d'homogénéité, le second, plus qualitatif, et, de ce fait, plus hétérogène, affirme sa complexité. Celle-ci n'est pas, comme nous avons tenté de la montrer par ailleurs⁶, une propriété spécifique, réelle, de l'objet étudié, mais bien plutôt une hypothèse de travail et de lecture de cet objet étudié, quand les entreprises d'intelligibilité tenant à tel ou tel parti-pris épistémologique (cartésien, notamment), plus classique, s'avèrent impuissantes. Complexité et complication doivent alors être soigneusement distinguées pour ne pas s'abîmer dans la confusion, ce qui n'empêchera pas de vouloir les articuler ensuite⁷. La « durée » pensée par Henri Bergson, elle même caractéristique d'un élan vital, partiellement biologique et évolutionniste et, surtout, d'une philosophie de la continuité, est déjà d'une toute autre nature que le temps astro-physique calendaire. Bergson n'échappe pas tout à fait à l'emprise phénoménologique de son temps. Le choix d'une rupture avec les dualismes traditionnels, avec les côtés encombrants de la nature, avec les curiosités empiriques, autrement dit avec les philosophies de la représentation, si répandues par ailleurs, pour ne s'intéresser qu'aux données immédiates d'une conscience et d'une subjectivité (elle même inscrite dans une vie psychique inconsciente quand il s'agira de la psychanalyse) n'en contient pas moins ses enfermements, aussi intentionnels et délibérés qu'ils se veulent. Le prix à payer est notamment le naufrage d'un « autre » qui, enfin, ne se réduirait plus au même. Une fois enfermé dans l'*epoche*, le sujet se cogne en vain la tête contre **ses** murs, pour retrouver cet autre qui lui opposerait justement des **limites**, conduisant peut être au deuil nécessaire de la toute puissance (dont la rencontre avec la nature était sans doute la première expérience réellement éprouvée). A son tour, de ce point de vue, l'anecdotisme chronique de « loft story »⁸, ne peut il être regardé comme une dégénérescence médiatique d'une phénoménologie très mal comprise ? La subjectivité, ainsi conçue, risque de devenir l'impasse de l'intersubjectivité. La durée bergsonnienne en garde encore elle même des traces. Elle ne se partage pas facilement. Notons qu'avec ces questions, nous sommes au cœur de toute problématique philosophique : le continu et le discontinu, l'un et le multiple, l'universel et le particulier, le temps et l'espace, l'homogène et l'hétérogène... Comme au monde, la relation à **l'autre** (aussi bien dans ses formes individuelles que collectives,

groupales ou sociales) y reste fondamentale. Quand la durée rejoindra la temporalité (Jean-Paul Sartre) et l'historicité (Henri Lefebvre) elles s'ouvriront nécessairement davantage, les une comme les autres, à l'**intersubjectivité**. Celle-ci nous semble devenir alors la trame ultime de la complexité. Complicité et complexité sont intimement liées, et mériteraient, en ce sens, une analyse plus approfondie. Au niveau des pratiques sociales, on retrouvera facilement trace de ces hétérogénéités avec l'alternance de langages tantôt d'inspiration résolument mécanique privilégiant les métaphores de la machine pour conforter l'ambition de maîtrise et de transparence, tantôt biologique, conservant l'idée et l'intelligence du vivant et de sa complexité propre, plus accessible à l'incertitude et à la vanité de l'attente d'une maîtrise totale. Les balancements de l'histoire des idées feront peut être du structuralisme, plus centré sur les agencements, une réinterrogation critique des excès de la phénoménologie (Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan), mais des éclectismes, des complémentarismes (Charles Devereux, Cornelius Castoriadis, Edgar Morin) ou des multiréférentialités (Jacques Ardoino, Guy Berger, René Barbier, Michel Bataille...) se feront aussi jour pour reconnaître aux hétérogénéités les vertus de leurs spécificités respectives.

Dans le sillage, justement, de Bergson (et de Minkowski), le psychiatre et sociologue marxiste de la connaissance, Joseph Gabel, a excellemment mis en lumière, avec le phénomène de fausse conscience⁹, le processus de **réification** (Luckacs¹⁰) caractérisant la modernité. La spatialisation outrancière du temps (plus sécurisante en regard des attentes de stabilité épistémologique et scientifique, de la régulation néo-libérale homéostatique des marchés, de l'évitement des conflits, surtout dans leurs formes radicales) entraîne la déchéance de la temporalité. A vrai dire, celle-ci est effective dès qu'une centration excessive (réification) sur l'un des trois temps (ou moments) du temps (**passé** avec ses cultes commémoratifs, **présent** : ici et maintenant, ou **futur** - de la vie de « l'au delà » aux « lendemains qui chantent ») le « substantialisant » littéralement estompe les deux autres. Dans les usages gestionnaires les plus répandus, le temps calendaire se transforme facilement en espace ou en étendue¹¹ (les « emplois du temps », les échéanciers, les programmes et les plans, avec leurs exigences de mensuration et de quantification, d'évaluation, les rapports coûts-efficacité...); ils se dévitalisent, se déréalisent et se déshumanisent à partir d'une rupture dialectique avec la *praxis* (celle-ci soigneusement distinguée des pratiques¹² plus routinières). Une homogénéisation galopante que tout contribue aujourd'hui à renforcer (politique-spectacle, recherche de conformisation, « politiquement correct », mondialisation-globalisation, concertation au lieu de négociation...) en résulte encourageant une sorte de médiocratisation généralisée. Retrouvant la « pensée unidimensionnelle » dénoncée par Herbert Marcuse¹³, la gestion manageriale des conflits les **digère** littéralement, pour mieux les contrôler et les maîtriser¹⁴. Mais, évidemment, de façon, cette fois, toute dialectique, une telle « anesthésie sociale » aboutit à faire de ce cimetière de conflits, inconsidérément réduits et « traités », le lit d'une violence beaucoup plus dangereuse, parce que « déniait » la réalité de **l'autre en désaccord**, et n'entrevoit plus comme issue que l'éradication pure et simple des « obstacles ». Ici encore, si la coupure est trop radicale entre le sujet et ses autres¹⁵, inscrits dans différents contextes, le rétablissement salutaire de la liaison entre haine des autres et haine de soi deviendra tout à fait impossible. Nous devons donc comprendre, à partir d'une telle approche critique, que non seulement il y a des temps, voire des temporalités, quantitativement très différents en fonction de leurs échelles respectives, en physique, en astrophysique, en biologie, en psychologie, en sociologie, mais aussi des temps parfaitement hétérogènes : la durée vécue intersubjective et le temps sidéral. Ces « allant de soi » épistémologiques, parfois héritiers clandestins d'une théologie rémanente, de toute façon constituant toujours, plus ou moins, des fragments de « visions du monde », doivent être mis au jour en vue d'une communication moins babelienne. La prise en considération de la façon

même en fonction de laquelle se constituent et se développent nos structures mentales, nos organisations conceptuelles, nos modes de connaissances, au fil même de nos expériences de vie, en tenant également compte des apports disciplinaires scolaires et universitaires, des acquis professionnels, nous permettra peut être de repérer (notamment à travers les langages et les métaphores naturellement privilégiés) ensuite chez nos différents interlocuteurs des formes d'intelligences plus spatiales, ou plus temporelles, qui influenceront, bien entendu, sur leur formes de représentation. On ne saurait donc, non plus, vouloir établir sérieusement des correspondances entre des « moments » référés à un « entendement », voulu plus universel, fruits d'une imagination et d'une postulation théoriques, tels qu'en physique, l'hypothèse indémontrable d'un « *big bang* » initial, et des « moments » explicitement psychiques ou mentaux, vécus, toujours plus ou moins relatifs à une durée, au cœur de laquelle ils se constituent et s'inscrivent. Comme le disait très bien Henri Lefebvre : « Jusqu'à l'époque moderne, on attribuait avec générosité l'espace à l'espèce humaine et le temps au seigneur. Cette séparation est en voie d'être comblée, encore qu'il reste plus d'une lacune. L'histoire du temps et le temps de l'histoire gardent plus d'une énigme »¹⁶.

Notes

- (1) Cf. Jacques Ardoino, « Le temps dénié dans (et par) l'école » in *Le temps en éducation et en formation*, Actes du colloque de l'AFIRSE 1992, AFIRSE, Lyon, 1993
- (2) Par exemple, le moment d'un couple est le « produit de la distance des deux forces du couple par leur intensité commune ». Dans la plupart de ces emplois, nous avons affaire à des nombres. E. B. Uvarov et D. R. Chapman, *Dictionnaire des sciences*, PUF, Paris, 1956
- (3) *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 1947.
- (4) « Les notions philosophiques » – dictionnaire, (respectivement, articles de P-J. Labarrière et D. Bosseur), PUF, Paris, 1992
- (5) Kayros est une divinité heureuse du panthéon grec, accompagnant le succès, la prouesse, la victoire (donc conservant un parfum d'éphémère). N'y aurait-il pas dans cette représentation apollinienne, quant on l'oppose à Chronos un soupçon de la dialectique des pulsions de mort et de vie ?
- (6) Cf. Jacques Ardoino, « La complexité » in Edgar Morin (dir.) *Relier les connaissances, le défi du XX^{ème} siècle*, Seuil, Paris, 1999.
- (7) Cf. Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998
- (8) Nous nous y retrouvons immergés, voire submergés, dans l'océan d'un feuilleton inhabité, totalement construit, manipulé, factice, « reconstruction narrative de la réalité » ou « narrato-cratie » (Christian Salmon, écrivain, in *Libération* du 6 juillet 2001), s'achevant en manteau d'Arlequin. Les « moments » juxtaposés s'y succèdent sans aucune référence à une durée. Le temps est aboli. Nous retrouvons, ici, la distinction plus radicale entre **fiction** et **facticité** que nous avons introduite, dès 1969, in « Réflexions sur le psychodrame en tant que situation cruciale », *Bulletin de psychologie*, numéro spécial 285, 1969-70, Paris
- (9) *La fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962
- (10) Georges Luckacs, *Histoire et conscience de classe*, Editions de Minuit, 1960
- (11) Cf. De Chalendar, J., *L'aménagement du temps* ; Desclée de Brouwer, Paris, 1971
- (12) Cf. Francis Imbert, *Pour une Praxis pédagogique*, Matrice, Pi, Paris, 1985
- (13) Cf. Herbert Marcuse, *Eros et civilisation – contribution à Freud*, Editions de Minuit, Paris, 1963 et *L'homme unidimensionnel*, Editions de Minuit, Paris, 1964
- (14) Cf. Jean-Pierre Le Goff, *Le mythe de l'entreprise*, La Découverte/essais, Paris, 1992
- (15) Cf. Jacques Ardoino, « D'un sujet, l'autre », in *Les avatars de l'éducation*, PUF, Collection Education et formation, pédagogie théorique et critique, Paris, 2000
- (16) *Éléments de rythmanalyse, introduction à la connaissance des rythmes*, collection « Explorations et découvertes en terres humaines », éditions Syllepse, Paris, 1992.